

fatidique, la scène du supplice... Liberté de l'écrivain, procédés littéraires, attirance de la fiction ?

– C'est, finalement, la méthode que j'avais employée dans mon roman sur Baudelaire. Les faits, rien que les faits, quand on connaît les faits ou que l'on pourrait, en droit, les connaître. Pour le reste, non pas exactement l'imagination, mais l'idée que lorsqu'un écrivain connaît ses personnages, lorsqu'il s'est approché d'eux, il prévoit avec exactitude leurs réactions, leurs attitudes, la façon dont ils fonctionnent. J'ai rencontré les gens qui ont côtoyé Daniel Pearl et Omar Sheikh. J'ai lu des milliers de pages. Vu et déchiffré des centaines de photos. Eh bien tout cela me donne le sentiment de savoir assez exactement ce qui se passe dans la tête de l'un dans les minutes qui précèdent sa mort. Ou dans celle de l'autre, dans l'heure qui précède l'enlèvement.

– Vous lui prêtez des hésitations de dernière minute, que l'on n'a pas constatées chez Mohamed Atta lorsqu'il dirige son Boeing sur le World Trade Center. Entre littérature romanesque et littérature journalistique, le flirt est osé...

– Qui sait ce qu'a ressenti, pensé, Atta à cet instant ? Pour Omar, qui est un peu un double d'Atta, j'ai, en revanche, des éléments. Je le connais, je vous le répète, comme s'il était l'un de mes personnages. En sorte que je vois tout cela si clairement : le retour du surmoi paternel, l'ambivalence homosexuelle, ses rapports déments au judaïsme et, à l'arrivée, oui, cette hésitation de dernière minute dont je précise, par parenthèse, qu'elle n'implique, à mes yeux, aucune espèce de circonstance atténuante. Le boulot d'un écrivain enquêteur c'est de trouver, au fond, les

« coordonnées » de ses personnages, leurs abscisses et leurs ordonnées. Et puis, à partir de là, de « tracer » son personnage, dans tous les sens du mot tracer : la trace de l'aviation, du dessin, de la reconstitution, de l'investigation.

– Vous êtes apparu sur la scène de l'intelligentsia, philosophe, militant, essayiste, romancier, cinéaste. Je vous ai croisé très méfiant, et en apparence hautain, à l'encontre des journalistes. Aujourd'hui, toujours vêtu d'une chemise blanche, vous tenez un bloc-note au Point, vous faites le reporter de guerre pour Le Monde et vous écrivez un livre d'enquête dans la grande tradition du New Yorker. Beaucoup suivent un itinéraire inverse. D'où vient ce virus du journalisme ?

– Est-ce que vous savez que, pour Sartre, l'écriture journalistique était l'écriture littéraire par excellence ? Foucault, à la fin de sa vie, n'était pas loin de penser la même chose. J'ai le souvenir d'un article de lui, au titre complètement sartrien, qui s'appelait « La grande colère des faits », et qui disait cela. Quant à Clavel, un autre des philosophes que j'admire, il se qualifiait, lui, de « journaliste transcendantal ». Mettons que je me sente dans la filiation de ces trois-là.

– Aucun d'eux n'avait acheté de gilet pare-balles ni dormi dans la chambre d'une guest house précédemment occupée par un terroriste islamiste.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Sans doute y a-t-il un moment, dans la vie, où on se sent plus libre. J'ai écrit vingt-cinq livres. J'ai connu la plupart des bonheurs du métier d'écrivain. J'ai survécu aux mauvais coups et aux mauvais procès qui vont avec. Tant dans l'ordre de la reconnaissance que dans celui de la polémique, il m'arrive de moins en moins souvent d'être surpris. Je suis en paix avec mon idéal du moi. Et j'ai l'impression de connaître les tours et détours de la comédie littéraire. Alors voilà. Le temps passe. Je me sens moins manichéen qu'autrefois. Tout devient plus simple. Y compris le fait d'obéir à mon inspiration lorsque je me sens bouleversé par l'image de Daniel Pearl décapité et que je décide de partir, un an durant, sur ses traces.

– A propos de l'idéal du moi, vous dites en introduction, au sujet de l'Irak, « on se trompe de guerre... On se trompe de siècle », puis vous écrivez une fresque kafkaïenne de cet islamisme pakistanais, les terres Al-Qaïda, le nerf politique de votre livre. Est-ce à dire que le véritable affrontement se prépare là-bas ?

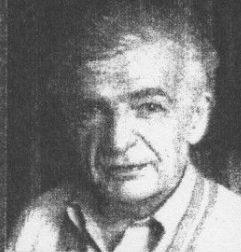
– C'est exactement cela. Je ne sous-estime pas, bien entendu, la bonne nouvelle que c'est d'avoir débarrassé le peuple irakien, et le monde, d'un dictateur – et de cela, je me réjouis. N'empêche. Il y a, dans tout cela, un parfum de siècle dernier. Avoir privilégié cette guerre, avoir mis toutes ses forces et son énergie dans cette partie du monde, c'est une erreur de calcul. Le sort du XXI^e siècle ne se joue pas à Bagdad mais entre Tora Bora, Islamabad et Karachi. Le vrai Etat voyou d'aujourd'hui, celui où se trouvent les armes de destruction massive et les chefs de Al-Qaïda en liberté, c'est le Pakistan. Je reviens de là-bas abasourdi, à la fois par la violence qui y bouillonne et par l'étrange cécité des gens d'ici, en Europe. Je suis frappé par l'abyssale ignorance qui prévaut, chez nous, quant à l'Islam, l'islamisme, l'histoire des religions en général, les ruses de l'inconscient des peuples. Le plus difficile nous attend. Un affrontement politique et métaphysique d'une tout autre ampleur dont je présente, dans ce livre quelques-uns des acteurs. □

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

magazine littéraire

DOSSIER

YVES



BONNEFOY